

## Jean BAYLET

(1904-1959)

Par Marie-France Marchand Baylet et Jean-Claude Souléry co-auteurs



Il avait deux passions qu'il jugeait complémentaires : servir la République et faire de son journal, *La Dépêche*, un puissant outil d'information au service de la région. Ainsi, tout au long de sa vie, Jean Baylet réussit envers et contre tout à concilier ces deux passions : maintenir *La Dépêche* sur une ligne clairement républicaine, tout en jouant lui-même un rôle politique décisif au sein du parti radical-socialiste, notamment sous la IV<sup>e</sup> République.

C'était un homme du Midi, né le 6 avril 1904 à Valence-d'Agen dans le Tarn-et-Garonne - une commune dont il allait, plus tard, devenir le maire (le plus jeune maire de France), et un département dont il fut l'inamovible député, du 21 octobre 1945 au 8 décembre 1958. Cette longévité témoigne d'un attachement à ses racines rurales qui ne s'est jamais démentie. S'il part à Toulouse, c'est pour faire ses études dans son lycée (l'actuel lycée Pierre-de-Fermat) puis à la faculté où il décrochera sa licence en Droit. Fort de ce diplôme, il aurait pu se diriger vers l'entreprise de travaux publics de son père, mais le destin en décida autrement. En l'occurrence, le destin s'appelait Maurice Sarrault, alors directeur de *La Dépêche*, qui lui demanda en 1925 de travailler à ses côtés. Sans le savoir encore, Maurice Sarrault venait d'attirer au sein du journal celui qui allait lui succéder pour devenir son emblématique patron. Celui dont le nom est indissociable de *La Dépêche*.

Un an plus tard, le 8 mai 1926, fut inauguré le vaste immeuble du 57 rue Bayard à Toulouse, où le journal devait installer sa direction, sa rédaction, son atelier de composition et ses rotatives. Forte de son audience régionale et nationale, *La Dépêche* entreprend ainsi un effort de modernisation considérable et Jean Baylet en devient dans un premier temps le directeur administratif et technique. Le quotidien toulousain se dote de nouvelles rotatives Marinoni, les plus performantes de l'époque, renouvelle ses linotypes, sa clicherie, ses outils de communication et de distribution (plus de quatre-mille dépositaires répartis dans tout le Sud-Ouest) - autant d'investissements qui multiplient sa capacité de production et lui assure une puissante assise industrielle.

Dans le même temps, Jean Baylet est nommé rédacteur-en-chef de *La Dépêche* et, sous son impulsion, la rédaction se réorganise pour devenir plus efficace et plus réactive. Elle s'appuie d'une part sur un bureau parisien de dix-huit journalistes à l'écoute de la vie politique nationale et internationale, sur des correspondants dans les grandes capitales, et d'autre part elle développe sa rédaction toulousaine et la structure selon les principaux centres d'intérêt (informations générales, sports...), tissant par ailleurs une toile régionale, des agences dans tous les départements du Sud-Ouest et trois-mille correspondants jusque dans les plus petites communes. Cette force de frappe, technique et rédactionnelle, confère alors au journal toulousain un prestige et une renommée rare dans la presse régionale française. D'autant plus que *La Dépêche*, qui s'honorait autrefois d'ouvrir ses colonnes à Jean Jaurès et Georges Clemenceau, attire toujours les signatures de grands intellectuels, hommes politiques, écrivains ou savants, d'Albert Einstein à Jean Giraudoux, de Georges Duhamel à Jules Romains, puis, lorsque l'ombre du nazisme s'étend sur l'Allemagne, des écrivains "résistants" comme Heinrich et Thomas Mann.

C'est que Jean Baylet ne s'est jamais départi de sa seconde passion, celle de la politique, qui lui permet de garder un œil sur les grands événements du monde, en affichant sans ambages ses convictions républicaines. Ce qui valut à *La Dépêche* d'être interdite à Berlin

par le pouvoir hitlérien ! Il faut dire que la guerre civile espagnole allait diviser l'opinion française, et l'Espagne voisine occupa alors une place privilégiée dans les colonnes de *La Dépêche* : des reportages innombrables témoignaient des atrocités de la guerre, de la répression franquiste en Pays basque, de "Madrid sous les bombes" (titre d'une série d'articles de *La Dépêche*) et l'un de ses envoyés spéciaux fut un des rares journalistes français à demeurer à Barcelone jusqu'à la fin. Par ailleurs, Jean Baylet ouvre ses colonnes aux figures de la République espagnole, son Président Manuel Azaña, le Président de la Généralité de Catalogne Luis Companys, ou encore l'anarchiste Federica Montseny. Mieux : Jean Baylet en personne anime une filière d'aide clandestine aux Républicains espagnols. Quant à son proche collaborateur, Irénée Bonafous, correspondant de *La Dépêche* à Montauban, il aide de nombreux réfugiés à échapper aux poursuites et à la déportation.

C'est dire l'inquiétude qui était celle de Maurice Sarrault et Jean Baylet alors que l'Europe s'enfonçait dans sa plus sombre période. Fallait-il que *La Dépêche* renonce au moment où les Allemands allaient imposer à la presse française leur censure et la politique de collaboration, fallait-il qu'elle se saborde en abandonnant à l'occupant ses installations techniques et ses mille-cinq-cents salariés ? *La Dépêche* décida de continuer à paraître, sans pour autant ouvrir ses colonnes d'opinion aux thuriféraires de la "Révolution nationale", et tout en donnant de réels coups de main à la presse clandestine de la Résistance. Et puis, au-delà des faits et des polémiques, il y a la réalité : Maurice Sarrault est assassiné en 1943 à Toulouse par la Milice de Pétain ; et Jean Baylet déporté comme otage au camp de concentration de Neuengamme. Les locaux de *La Dépêche*, un moment décapitée, seront annexés au cours des mois tumultueux qui ont suivis la Libération de Toulouse, et elle cessera de paraître le 19 août 1944.

Dès lors, Jean Baylet, aidé par son épouse Évelyne Jean-Baylet, va déployer toute son énergie pour rétablir l'honneur et les droits de son journal. Après tout, en tant que maire de Valence-d'Agen, il a toujours maintenu une flamme républicaine, refusant le portrait du Maréchal dans son hôtel de ville ainsi que de participer aux manifestations du nouveau régime. C'est avec cette même force de "résistance", qu'il se bat pour que *La Dépêche* reparaisse. Et il y parviendra, au terme d'une bataille plus politique que juridique. L'honneur du journal rétabli, Jean Baylet obtient le soutien du personnel, et *La Dépêche du Midi* reparaît le 22 novembre 1947, retrouvant presque instantanément ses lecteurs.

Pour Jean Baylet, le combat principal est gagné. Il lui faut redonner au journal ses moyens techniques, remettre en état les machines, reconstituer les stocks, enfin payer le personnel et les fournisseurs ; il lui faut aussi redonner à *La Dépêche du Midi* le "ton" qui était le sien, en réaffirmant son idéal républicain et laïque ; il lui faut surtout assurer l'indépendance du journal à laquelle il était plus que tout attaché.

Avec un même acharnement, il entreprend la restauration du parti radical-socialiste, son influence à la fois régionale et nationale, sa présence constante dans la vie politique de la IV<sup>e</sup> République. Il s'agit alors de reconstruire un pays dévasté par la guerre, et les gouvernements successifs, certes victimes de l'instabilité parlementaire, parviendront en quelques années à redresser la France. Parti charnière, le parti radical de Jean Baylet participera pleinement à cette tâche, et lui-même imposera souvent ses convictions. Et le patron de *La Dépêche* fera chaque semaine des allers-retours en train, Toulouse-Paris, pour assumer sa double passion du journalisme et de la politique.

C'est ainsi que, les soirs d'élections, parfois le béret vissé sur la tête, Jean Baylet s'installait à son bureau de la rue Bayard, en sortait pour se rendre à la rédaction ou au « marbre » du journal, dans les vapeurs du plomb en fusion, et jusqu'au bout demeurait

attentif à la confection et aux commentaires de "sa" Dépêche, car il savait que, le lendemain matin, les lecteurs se l'arracheraient. Il se préoccupait en priorité des résultats de « ses » candidats, tout simplement parce que, pour lui, un homme politique devait avant tout posséder un ancrage local. Aux intellectuels et hommes d'affaires parisiens, lui-même préférait les "siens", ses fidèles, "ceux d'ici", notamment les paysans encore très nombreux dans la France rurale des années cinquante. C'est pourquoi Jean Baylet penchait, clairement et avant l'heure, en faveur d'une réelle décentralisation, considérant que l'équilibre du pays se joue d'abord au niveau du département, du canton et de la commune, une rare intuition qui, plus tard, allait s'imposer dans la vie politique, et qui en définitive reste toujours d'actualité.

À travers les événements qui jalonnent l'époque, du début de la décolonisation aux menaces que fait peser la Guerre froide, de l'instabilité parlementaire aux troubles qui commencent à ensanglanter l'Algérie, Jean Baylet façonne la ligne politique du journal, toujours favorable à une union des républicains, mais refusant tous les extrémismes aussi bien celui des communistes que celui du parti gaulliste soupçonné alors de faire le lit d'un pouvoir personnel. Et c'est ainsi que Jean Baylet s'opposera farouchement au retour au pouvoir du général de Gaulle, redoutant avec François Mitterrand, une dérive autoritaire. Le 28 septembre 1958, *La Dépêche* de Jean Baylet fut le seul quotidien français non-communiste à prôner le "non" au référendum instituant la Ve République, une position difficile face à une opinion chauffée à blanc. Si bien que le patron du journal toulousain reçut de nombreuses menaces de mort et qu'une bombe explosa près des locaux de la rue Bayard. Désormais, il se consacre à l'"après", il s'attache à consolider le socle radical du Sud-Ouest et, au niveau national, considérant que le radicalisme était d'abord un humanisme progressiste, il jette les bases d'une "union de la gauche" bien avant l'heure, comme s'il anticipait sur ce qui allait advenir et sur le rôle qu'il entendait jouer

Mais le destin en décide autrement. Le 29 mai 1959, sur la route nationale 113, près de Villefranche-de-Lauragais, au volant de sa Delahaye, il est victime d'un terrible accident de la route et décède quelques instants après. À ses obsèques, célébrées à Valence-d'Agen, une foule immense de personnalités et d'anonymes suit son cercueil. Dévastée par la disparition brutale de son mari, Évelyne Jean-Baylet accompagnée de leur fils de douze ans, Jean-Michel, comprend vite qu'elle doit porter le poids d'un double héritage, avant d'en transmettre plus tard le flambeau, l'héritage politique et celui de *La Dépêche*. Le 3 juin 1959, le journal titrait en première page : "*La Dépêche* continue !"